

La Question juive

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

L'Affaire Dreyfus

BERNARD LAZARE

La Question juive

Édition établie par
PHILIPPE ORIOL



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2012

AVANT-PROPOS

BERNARD LAZARE, juif, dreyfusard, sioniste, fut, dans sa jeunesse, antisémite. Il fut antisémite par prudence, par *diplomatie*. Il fut antisémite comme le furent ses amis, comme le fut sa famille, Juifs depuis deux millénaires installés en France, à Toulouse, en Avignon, à Nîmes – où il naquit le 14 juin 1865 –, quand de Galicie, de Russie, d’Allemagne vint se réfugier en France une population persécutée. Il refusait qu’on pût le croire lié de quelque façon avec les nouveaux arrivants; niait cette solidarité juive tant reprochée par les antisémites, refusait, craignant que le regain d’antisémitisme que cette immigration ne manquerait pas de provoquer ne se répercutât sur lui et ses proches, de se sentir concerné par “ces descendants des Huns”. Bernard Lazare se voulait français avant tout et s’il était israélite, il n’était pas juif. Cet antisémitisme né de la crainte se doublait de considérations politiques. Le jeune Lazare était anarchiste. Il avait lu Proudhon et connaissait les socialistes: Toussnel, Blanqui, Tridon. Pour eux, pour lui, les Juifs étaient des manieurs d’argent, des capitalistes. La notion de classe l’intéressait et il n’avait que peu de souci de celle de race. Et si les religions retenaient l’attention du jeune poète qu’il voulait être, combien préférerait-il le catholicisme au judaïsme, “tombé dans un rationalisme bête, sans mystère”.

Les recherches qu’il poursuivait alors, projetant d’écrire une histoire de l’antisémitisme, l’amenèrent peu à peu à découvrir son identité. Français de confession israélite, ne connaissant que peu la tradition, Lazare découvrit bientôt que son histoire, ses racines, différaient sensiblement de ce qu’il avait appris sur les bancs de l’école laïque. Il commençait d’entendre les “Voix du Passé”. La nécessité qu’il avait prônée pour le Juif de “disparaître, de se perdre dans le flot de la nation”, ne tenait plus. À mesure qu’il prenait conscience de l’“état d’esprit antisémite”, il réalisait l’impossibilité de toute assimilation. En outre l’anarchiste qui avait dû, coupable de penser, se réfugier en Belgique pour fuir la répression, ne pouvait accepter de se fondre dans une société capitaliste, policière et cléricale. Il fallait agir, l’arrestation d’un capitaine juif, à qui l’état-major et le clergé feraient endosser l’habit de traître, le confirma. Négligeant son œuvre littéraire, Bernard Lazare prit fait et cause pour Dreyfus, publiant dès décembre 1894 un article auquel succédèrent des brochures et des livres.

Le présent ouvrage rassemble les écrits de Bernard Lazare sur la question juive, publiés entre 1890 et 1901; les sources de ces textes sont données en page 13. Ce recueil a paru une première fois aux éditions Allia en 1992, sous le titre *Juifs & antisémites*. Le présent titre est de l’éditeur.

© Éditions Allia, Paris, 1992, 2012.

En décembre 1892, dans l'article "Juifs et Antisémites", Bernard Lazare avait d'ores et déjà porté le débat sur la place publique : attaquant Drumont, ce chef de horde, promu sauveur depuis le succès de l'incroyable fatras qu'est *La France juive*, il le mettait au défi de se prononcer sur le moyen de régler une fois pour toute la question juive. L'ostracisme par le principe du ghetto, de l'expulsion ou du territoire juif, l'esclavage, la conversion ou l'extermination, aux antisémites de choisir. En octobre 1895, Drumont releva enfin le défi, demandant aux lecteurs de son quotidien de proposer leurs solutions. Par bravade, Bernard Lazare sollicita de faire partie du jury. Sa victoire fut d'importance. Les antisémites n'avaient rien à dire, rien à proposer que ce cri de "Mort aux Juifs !". Ils n'étaient, ainsi qu'il l'avait écrit en décembre 1892, qu'un "troupeau d'agitateurs, inutiles, n'ayant aucun but, sinon peut-être celui de pêcher en eau trouble". Le bel optimisme de l'anarchiste qui, concluant son *Antisémitisme, son histoire et ses causes*, donnait cette haine du Juif pour "une des manifestations persistantes et dernières du vieil esprit de réaction et d'étroit conservatisme qui essaie vainement d'arrêter l'évolution révolutionnaire" et donc, à l'aube du Grand Soir, destinée à périr, n'était plus de mise. Les Juifs ne pouvaient "se laisser manger en souhaitant uniquement l'âge d'or où tous les hommes seront frères".

Sa polémique avec Drumont, l'affaire Dreyfus, sa conviction de plus en plus affirmée que l'antisémitisme ne trouvait pas son origine "en Israël même", comme il l'avait soutenu dans son livre, mais dans une guerre d'intérêt que menaient l'Église et la bourgeoisie, sa réflexion sur la question sociale, son anarchisme, firent de Bernard Lazare un Juif. Peut-être se retrouvait-il aussi un peu dans cette phrase d'un livre qu'il venait de lire : "Les Juifs les plus forts reviennent fièrement à leur peuple lorsque éclatent les persécutions." Car on persécutait : en Galicie, en Roumanie, en Russie, en France même. On persécutait le "petit Jacob, ouvrier tapissier à cinq francs par jour" quand on dénonçait les manœuvres d'un Rotschild. Vivement intéressé par ce livre, *Der Judenstaat*, Lazare voulut en connaître l'auteur : il prit contact avec Herzl, lui offrant quand serait publiée une traduction française de la diffuser, et l'accueillit bientôt en France, lui présentant des amis, lui offrant une tribune. Herzl trouvait en Bernard Lazare un compagnon de valeur, mais s'aperçut vite que leurs conceptions divergeaient. Les démocraties européennes qu'Herzl reconnaissait pour modèles ne

pouvaient convenir à Lazare, bien plus proche des options d'un Landau et de son *Jüdischer Arbeiter* que du rêve social-démocrate de l'auteur de *L'État des Juifs*. Bernard Lazare rêvait que cette "terre juive" pût être le modèle pour tous de l'idéale société, cette "Cité radieuse" dont rêvait l'anarchiste. "Les antisémites bourgeois et cléricaux reprochent (...) aux Juifs d'être des révolutionnaires. Travaillons à mériter ce reproche. Soyons parmi les premiers de ceux qui revendiquent les libertés humaines, parmi les premiers d'entre ceux qui demandent le règne de la justice et de l'égalité. (...) Nous sommes devenus un troupeau de résignés... Il faut travailler à nous libérer nous-mêmes et ainsi nous aiderons à libérer les autres. (...) Nous ne devons pas nous contenter de promener la révolution dans le monde, nous devons la réaliser en nous-mêmes, et hors de nous en créant une nation qui accomplira la révolution sociale et idéale."

Au second congrès sioniste de Bâle en 1898, Bernard Lazare, "le noble, le hardi, le fort", le premier des dreyfusards y fut reçu en héros, mais faisant partie, avec Landau, de la minorité socialiste du jeune parlement, il eut bien du mal à se faire entendre. La lourde procédure, les motions votées sans discussion, la politique diplomatique du congrès, le peu de cas fait des plus démunis des Juifs, du pluralisme, le refus que les associations d'ouvriers fussent représentées par leurs propres délégués : tout dans ce congrès était pour lui déplaire. Lazare voyait se mettre en place une "nouvelle monarchie" faite par celui qu'il nommait dans une lettre à Meyerson le futur "Roi de Jérusalem". En mars 1899, il donna sa démission officielle du comité d'action, gouvernement "représenté par un coffre-fort", en une lettre qui fut insérée dans la revue *Le Flambeau* et qui résumait ce dont, le mois précédent, il s'était ouvert à Herzl : "Vous me parlez, mon cher Herzl, de mon 'bon goût de littérateur' qui doit 'me mettre en garde contre les déclamateurs et rhéteurs de bas étage qui défendent'... les humbles contre vous et le comité d'action. Je ne suis plus littérateur quand je m'occupe de sionisme et des intérêts du peuple juif et ce ne sont pas les déclarations de n'importe quel politicien ou orateur de carrefour qui guident habituellement mes pensées et dictent mes opinions. Mais j'ai, et depuis longtemps, des opinions, des idées, des pensées, des tendances qui sont radicalement opposées à celles qui vous guident, mon cher ami, et qui guident le comité d'action. Vous êtes des bourgeois de pensée, des bourgeois de sentiments,

des bourgeois d'idées, des bourgeois de conception sociale. Étant tels vous voulez guider un peuple, notre peuple, qui est un peuple de malheureux, de prolétaires, vous ne pouvez le faire qu'autoritativement en voulant les conduire vers ce que vous croyez être le bien pour eux. Vous agissez alors en dehors d'eux, au-dessus d'eux, vous voulez faire marcher un troupeau. Avant de créer un peuple vous instituez un gouvernement agissant financièrement et diplomatiquement et ainsi, comme tous les gouvernements, vous êtes à la merci des échecs financiers ou diplomatiques. Comme tous les gouvernements vous voulez farder la vérité, être le gouvernement d'un peuple qui ait l'air propre et le summum du devoir devient pour vous 'de ne pas étaler les hontes nationales'. Or, je suis moi pour qu'on les étale, pour qu'on voie le pauvre Job sur son fumier, râclant ses ulcères avec un tesson de bouteille. Nous mourons de cacher les hontes, de les ensevelir dans les caves profondes, au lieu des les porter à l'air pur, pour que le grand soleil les purifie ou les cautérise. Notre peuple est dans la boue la plus abjecte: il faut retrousser nos manches et aller le chercher là où il geint, là où il gémit, là où il souffre. Il faut recréer notre nation, voilà pour moi l'œuvre solide, l'œuvre forte et surtout l'œuvre première. Il faut l'éduquer, lui montrer ce qu'il est, le grandir à ses propres yeux, pour le grandir aux yeux des autres, élever son cœur et son esprit... Votre faute c'est d'avoir voulu faire d'une banque le moteur de votre œuvre, une banque n'est jamais, ne sera jamais un instrument de relèvement national, et quelle ironie de faire d'une banque le fondateur de la nation juive. En terminant cette lettre dont de nombreux passages, je le sens et je le sais, vous affligeront, laissez-moi, mon cher Herzl, vous dire une chose, du plus profond de mon cœur. Quels que soient les opinions, les principes, les idées qui nous séparent, rien ne fera que je n'aie pour vous la plus vive amitié, la plus grande admiration affectueuse. Vous avez su remuer les profondeurs d'Israël, vous lui avez apporté votre amour et votre vie, vous l'avez réveillé: aucun Juif digne de ce nom ne devra oublier cela, ni oublier de vous en témoigner sa reconnaissance. Mais dit l'adage: *Amicus Plato, sed magis amica veritas*. Il n'eût été digne ni de vous, ni de moi, de laisser subsister dans nos rapports une équivoque quelconque. C'est la condition d'amitiés comme la nôtre de ne se rien céler de leurs dissentiments, idéologiques, politiques ou sociaux. Nous aurons encore souvent l'occasion de discuter, d'exposer des vues contraires, du moins le ferons-nous

en fidèles et loyaux amis se serrant cordialement la main avant la dispute comme après."

Toutefois, ce n'est qu'après qu'Herzl aura rendu une courtoise visite au Sultan, assassin de milliers d'Arméniens, qu'ils rompirent réellement. "Le prophète moderne réunit des parlements et fait de la diplomatie d'opérette... Hier [les dirigeants sionistes] ont mis les Juifs aux pieds de l'empereur Guillaume; ils les agenouillent aujourd'hui devant le Sultan; demain ils les coucheront à plat ventre devant le Tzar, et nous aurons le grand et beau spectacle d'esclaves léchant le fouet du maître." Mais s'éloigner d'Herzl et bientôt rompre avec lui n'était pas se séparer du peuple juif. Ainsi avait-il l'intention de se rendre au congrès sioniste de Londres où il comptait présenter un projet de réforme. Finalement empêché par la maladie de sa femme, il pria Max Nordau (*Die Welt*, août 1900) et Nachum Slustsch (*Oesterreichische Wörschenschrift*, 31 août 1900) de parler pour lui. Bernard Lazare agissait désormais en marge d'Herzl et de son "gouvernement" qui "vivait dans les nuages". Auprès de Saul Landau, il soutint le "projet *Ma'hmayim*", fondation d'une colonie agricole en Galilée, accepta d'être le représentant parisien des *Hoveve Sion* anglais et, sur le terrain comme dans les colonnes de l'*Aurore* ou des *Cahiers de la Quinzaine*, tenta d'attirer l'attention de l'opinion sur le sort des Juifs de Roumanie persécutés. Il se consacrait à l'œuvre importante entre toutes, la "tâche essentielle" qui, ainsi qu'il l'écrivait à Weizman le 24 juin 1901, "est avant tout de libérer le peuple juif, mais surtout de le libérer des entraves intérieures. Avant de donner un sol à un peuple, il faut faire de ce peuple un peuple libre. Le jour où j'ai vu au congrès de Bâle le troupeau des rabbins galiciens, j'ai compris que le sionisme herzliste ne donnerait encore pas aux Juifs l'essentielle liberté. Conduire un troupeau d'esclaves en Palestine n'est pas une solution de la question. La seule façon dont ce troupeau accepte dès aujourd'hui de se laisser guider par un état-major gouvernemental qui use de toutes les tromperies des gouvernements et des états-majors prouve que l'œuvre à faire est une œuvre d'éducation. (...) Pour faire une tâche pareille pas n'est besoin de congrès. Ce ne sont plus que des réunions où l'on parle qui sont nécessaires mais des groupements où l'on agira et c'est dans les centres juifs, en Galicie et en Russie que ces groupements doivent se former, et ce n'est surtout pas un étroit sentiment nationaliste qui doit les guider. Israël cosmopolite a souffert en tout temps de l'exclusivisme, du protectionnisme et

du nationalisme. Il doit s'en garder et aider s'il le peut le monde à se débarrasser de ce fléau. Culture juive ne doit donc pas signifier culture propre à développer ou à exaspérer des sentiments de chauvinisme, bien au contraire, cela doit signifier culture propre à développer des tendances juives qui sont des tendances humaines dans le plus haut sens de ce mot. Que partout donc où je le dis de pareils groupes s'organisent et que partout où il existe soit organisé le prolétariat juif en tant que prolétariat autonome. C'est là me semble-t-il bien imparfaitement indiquée l'œuvre que les "jeunes sionistes" devraient entreprendre. Ils ne l'entreprendront utilement qu'en rompant avec le sionisme politico-diplomatique, capitaliste et bourgeois qui occupe la scène et fera des Juifs la risée de tous s'il ne les conduit pas à une catastrophe."

Éducation fut le maître-mot qui dirigea l'action de Bernard Lazare sur le terrain, dans ses écrits, contre l'antisémitisme et en faveur d'un certain sionisme. L'écrivain, à l'image du polémiste, refusa les amabilités ancillaires qui eussent pu le mener au plus haut, eut à cœur de défendre son rêve et de combattre tout ce qui, étranger, pouvait lui porter atteinte. Le premier septembre 1903 cette vie de combat prit fin. Lazare laissait inachevé *Le Fumier de Job*, dernier état de sa réflexion sur la judéité, l'antisémitisme et le sionisme, qu'il voulait "la fleur de son esprit, son âme, son sang".

Voici donc pour la première fois livrés tous les textes de Bernard Lazare sur la question juive. Ainsi pourra-t-on justement apprécier l'itinéraire d'un homme qui prit le risque de se tromper, de reconsidérer ses choix. *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes* ne fut et ne saurait être, aussi important soit-il, qu'une étape de la pensée de son auteur. Bernard Lazare mérite bien, même si on oublie qu'il est "un des grands noms des temps modernes", d'être reconnu, comme il le fut par Péguy, pour "un des grands parmi les prophètes d'Israël".

P. O.

PROVENANCE DES TEXTES

JUIFS ET ISRAÉLITES, *Entretiens politiques et littéraires*, n° 6, 1^{er} septembre 1890. C'est à partir du n° 4 (1^{er} juillet 1890) que Bernard Lazare commença de collaborer à la revue que Francis Vielé-Griffin et Henri de Régnier avaient fondée en mars 1890. Directeur à partir du n° 7, il y donna seize articles, signa de janvier 1892 à mai 1893 la chronique des livres et rédigea la plupart des cinglantes "Notes et notules" qui paraissaient anonymement. Bernard Lazare disparaîtra du sommaire de la revue en juin 1893. Au sujet des *Entretiens*, on pourra consulter l'interview que Bernard Lazare donna au *Courrier Français* pour son numéro du 9 octobre 1892. Bernard Lazare, jusqu'en 1893, annonça pour paraître (cf. *Le Miroir des Légendes*, Paris, Lemerre, 1892 et *La Télépathie et le Néo-Spiritualisme*, Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1893) un volume qui devait avoir ce titre.

LA SOLIDARITÉ JUIVE, *Entretiens politiques et littéraires*, n° 7, 1^{er} octobre 1890.

ANTISÉMITISME, *L'Endehors*, n° 56, 29 mai 1892. Bernard Lazare donna à *L'Endehors*, revue animée par Zo d'Axa, quatre articles entre janvier et septembre 1892.

"SYNTHÈSE DE L'ANTISÉMITISME" PAR EDMOND PICARD, *Entretiens politiques et littéraires*, n° 27, juin 1892. Le livre d'Edmond Picard fut publié en 1890 chez Savine.

UN PHILOSÉMITE, *L'Événement*, 16 octobre 1892. Découvrant cette critique de son livre *Le Salut par les Juifs* (Paris, Librairie A. Demay, 1892), Léon Bloy notera dans son *Journal*, le 15 octobre 1892 : Ce Lazare paraît avoir vu, *seul*, que le fond de ma doctrine est "l'adoration du Pauvre". Bernard Lazare donna à *L'Événement* cinquante-neuf articles, du 3 mai 1892 au 28 septembre 1893.

JUIFS ET ANTISÉMITES, *L'Événement*, 23 décembre 1892.

CORNÉLIUS HERZ, *L'Événement*, 28 septembre 1893.

LA NATIONALITÉ FRANÇAISE ET LES JUIFS, *Le Figaro*, 27 décembre

1893. Excepté les vingt portraits publiés dans le supplément littéraire (repris en volume sous le titre *Figures contemporaines, ceux d'aujourd'hui, ceux de demain*, Paris, Perrin, 1895), Bernard Lazare donna au *Figaro* quatorze articles du 12 avril 1893 au 6 avril 1894.

L'ÂME DU PHILOSOPHE, *Le Journal*, 24 septembre 1894. Bernard Lazare donna au *Journal* cinquante-neuf articles, du 8 octobre 1892 au 16 novembre 1894. Ce texte sera repris, quelque peu modifié, sous le titre "Le Passé dans le Présent", dans *La Porte d'Ivoire*, Paris, Armand Colin, 1897.

ANTISÉMITISME ET ANTISÉMITES, *L'Écho de Paris*, 31 décembre 1894. Bernard Lazare donna à *l'Écho de Paris* soixante-neuf articles, du 13 novembre 1894 au 4 août 1896.

ANTISÉMITISME ET RÉVOLUTION, *Les Lettres prolétariennes*, n° 1, 1895. Nous donnons ici le texte de la réédition Stock de 1898 qui ne diffère de celui des *Lettres prolétariennes* que par deux paragraphes concernant Drumont. Dans l'édition de 1895, Bernard Lazare écrivait : "N'a-t-il pas fait de bien, cependant, pourras-tu me demander ? Si, incontestablement, puisqu'il est un démolisseur. En laissant de côté l'historien et le sociologue qui sont inférieurs et négligeables, il reste que Drumont est un destructeur, un agent de désordre, un élément de révolution, et mon ami Nathan, qui est Juif, l'aime beaucoup, à cause des rudes coups qu'il a portés au capital, et à la société, car c'est là l'ironie des choses, ce représentant du passé aura servi à préparer un avenir qui ferait horreur à son âme chrétienne s'il le pouvait concevoir tel qu'il sera.

Mais à côté de Drumont qui est un vaillant polémiste, un ardent écrivain, il y a des sots qui mangent leur Juif quotidien, les bourgeois qui pensent préserver leurs coffres-forts, les parasites sociaux qui veulent être nommés sous-préfet à la place de M. Abraham, et percepteur à la place de M. Nephtali, il y a enfin nos pires ennemis : le troupeau des sacristains qui veut nous ramener dans le giron de l'Église romaine d'où nous avons eu tant de mal à nous évader."

Il corrigera ainsi son texte pour la seconde édition :

"N'a-t-il pas fait de bien, cependant, pourras-tu me demander ? Il a donné à quelques-uns qui l'ont cru sincère l'illusion qu'il était un démolisseur. En laissant de côté l'historien et le sociologue qui sont inférieurs et négligeables, ils estimaient Drumont comme un

destructeur, un agent de désordre, un élément de révolution, et mon ami Nathan, qui est Juif, croyait qu'il pouvait porter de rudes coups au capital et à la société, et que, ironie des choses, ce représentant du passé pouvait servir à préparer un avenir qui ferait horreur à son âme chrétienne s'il le pouvait concevoir tel qu'il sera.

Mais il a fallu en rabattre pour ne voir dans Drumont que ce qu'il était : le porte-parole des sots qui mangent leur Juif quotidien, des bourgeois qui pensent préserver leurs coffres-forts, des parasites sociaux qui veulent être nommés sous-préfet à la place de M. Abraham, et percepteur à la place de M. Nephtali, l'agent enfin de nos pires ennemis : le troupeau des sacristains qui veut nous ramener dans le giron de l'Église romaine d'où nous avons eu tant de mal à nous évader."

Ce texte a été réédité en 1983 aux éditions de la Différence dans un volume titré *Contre l'antisémitisme, histoire d'une polémique* (avant-propos de Pierre Guillaume). Il y figure, avec le portrait de Bernard Lazare par Charles Péguy, un extrait du troisième volume des souvenirs de P.-V. Stock (*Mémoire d'un éditeur. 3^e série. L'Affaire Dreyfus anecdotique*, Paris, Éditions Stock, 1938) et le testament de l'auteur, en illustration à l'ensemble d'articles qui donne son titre au volume. Scrupuleux, les éditeurs reprennent dans ce volume l'édition d'*Antisémitisme et révolution* que Bernard Lazare donnait en note dans *Contre l'antisémitisme*, celle de 1895, celle des *Lettres prolétariennes*, dans laquelle Drumont est encore un "vaillant polémiste et un ardent écrivain". Sérieux, ils signalent en référence l'existence de l'autre édition d'*Antisémitisme et révolution*. Nous regretterons juste, au risque de paraître quelque peu pointilleux, que ce sérieux et scrupuleux travail oublie de faire mention de la variante de la seconde édition. Ce texte a été aussi récemment réédité par le Cercle Bernard Lazare (Paris, sans date. Introduction par Rabi). La revue *Les Lettres prolétariennes*, créée, dirigée et rédigée par Bernard Lazare, n'aura pas d'autre numéro.

LA RÉACTION RÉVOLUTIONNAIRE, *L'Action*, 1^{er} février 1896. Un journal financier ayant déjà ce titre, l'hebdomadaire fondé et dirigé par Bernard Lazare deviendra *L'Action sociale* à partir du deuxième numéro (8 février). Ce journal, auquel collaboraient, entre autres, Paul Adam, Paul Jaimés, et Fernand Pelloutier, cessera de paraître le 29 février.